Au-delà de l'être et du non-être : un hymne de la création

Autor(en): **Cavaleri, Maryse**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **76 (1973)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684452

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Au-delà de l'être et du non-être : un hymne de la création

Au monde visible et invisible, immanent et transcendant, les hommes ont, de tout temps, cherché une genèse, une explication, une clé.

En voici une, cosmogonie indienne particulièrement féconde.

Ce n'est pas à proprement parler un récit de la création, mais bien plutôt la description d'une situation, que fait le célèbre hymne cosmogonique du *Rigveda* (X, 129).

Vers 1500 avant notre ère, sur ses confins occidentaux, commence l'invasion de l'Inde par les Indo-Européens. Ceux-ci occupent la plaine indo-gangétique et, à leurs progrès vers le sud-est, sera liée la propagation de la religion et de la littérature védiques. Les *Vedas* sont alors rassemblés, vers le XIIIe siècle avant J.-C. selon certaines hypothèses. Ces livres sacrés, écrits dans un sanskrit archaïque, sont quatre : le *Rigveda*, le *Yajurveda*, le *Samaveda*, auquel s'ajoutera, plus tard, l'*Atharvaveda*. Ils constituent une révélation, mais pas au sens où on l'entend en Occident. Les hymnes, qui existent de toute éternité, ont été révélés à l'aube des temps à des prophètes (*rishis*), qui les ont transmis.

Le *Rigveda*, certainement l'ensemble le plus ancien de la littérature indienne, est un recueil de 1028 hymnes, comportant en moyenne dix strophes. Ces hymnes chantent les louanges des différents dieux, dans un but propitiatoire. Ainsi, à travers eux, peut-on reconstituer les anciennes croyances védiques. Elles consistent en un polythéisme où les dieux ont comme fonction de garder un certain secteur de l'activité cosmique telle qu'elle se manifeste sur les plans naturel, humain, divin. L'Ordre cosmique (*rta*), préexistant aux dieux et qui est à la fois juste agencement des éléments constitutifs du monde et loi morale, sera ainsi maintenu.

Dans les parties les plus récentes du *Rigveda* et notamment dans le Xe livre auquel appartient l'hymne traduit ci-dessous, le ton change. On recherche quelque chose de plus haut que les dieux et s'y expriment, peut-être sous l'influence d'autres classes sociales, des conceptions philosophiques sur la création, l'origine du monde, la vie après la mort. Les spéculations deviennent plus abondantes et elles seront, d'une manière ou d'une autre on le verra, à l'origine des spéculations qui s'épanouiront plus tard dans les *Upanishads* et les philosophies qui s'y rattachent.

L'hymne commence par ces mots : [1]

Nâsadâsinno sadasît...

En voici la traduction :

« Il n'y avait ni l'être ni le non-être en ce temps.
Il n'y avait ni l'atmosphère ni le ciel au-delà.
Qu'est-ce qui tourbillonnait ? Où était-ce ? Sous la protection de qui ?
Y avait-il l'eau profonde, l'eau sans fond ?

Il n'y avait ni la mort ni la non-mort en ce temps.
Il n'y avait pas de distinction entre le jour et la nuit.
L'Un respirait sans souffle, de son propre pouvoir.
Rien d'autre n'existait au-delà.

A l'origine, les ténèbres couvraient les ténèbres.
Tout n'était qu'eau indistincte.
Enfermé dans le Vide, le Devenant,
L'Un naissait par le pouvoir de la Chaleur.

D'abord le Désir se développa
Qui fut le premier germe de la Pensée.
Ayant cherché en leur cœur, grâce à leur intelligence,
Les sages trouvèrent le lien de l'être dans le non-être.

Leur cordeau était étendu en diagonale :
Quel était le dessus, quel était le dessous ?
Il y eut des porteurs de semences, il y eut des pouvoirs.
En bas était la Nature, en haut la Manifestation.

Qui sait en vérité, qui pourrait l'annoncer ici :
D'où est issue, d'où vient cette création ?
Les dieux sont en deçà d'elle
Qui sait d'où elle émane ?

Cette création, d'où elle émane,
Si elle a été fabriquée ou si elle ne l'a pas été,
Celui qui exerce la surveillance sur ce monde, du haut des cieux,
Le sait certainement. Ou bien ne le sait-il pas ? »

Des questions

Ainsi, aux yeux de l'auteur de cet hymne, la cause première se situe au-delà de l'être et du non-être. Cette proposition ne laisse pas de paraître étonnante, si l'on songe qu'elle est énoncée vers l'an 1000 avant notre ère. Elle a même paru trop forte à certains sages brahmaniques qui s'empressèrent de la réfuter. Uddalaka Aruni dit, dans la *Chândogya Upa-*

nishad (6, 2) : « A l'origine, il y avait, en fait l'être, unique, sans second. Certains disent, en vérité, qu'au commencement, il y avait le non-être, sans second et que l'être serait né du non-être. Mais comment pourrait-il en être ainsi ? Comment l'être pourrait-il sortir du non-être ? Au commencement, il y avait l'être, unique, sans second. »

Mais pour notre sage védique, on est bien au-delà de l'être et du non-être. Il n'existait alors ni la mort ni son contraire, ni le jour ni la nuit. Mais les eaux sans fond qui sont, pour l'Inde, l'image du chaos primordial, à cause de leur indétermination : on retrouve dans tous les textes cosmogoniques, jusqu'aux *Upanishads*, cette mention de l'eau cosmique originelle.

Une seule chose existe, l'Un, principe neutre, indifférencié, dont la Chaleur (*tapas*, qui signifie primitivement chaleur créatrice, désignera aussi l'ascèse) a permis la naissance. Puis vint le Désir, qui fut la première semence de la Pensée. A noter que le terme de *manas* n'a pas l'aspect exclusivement mental qu'implique le mot pensée par lequel nous l'avons traduit, mais qu'il a également une signification affective et volitive.

La question est posée : d'où émane cette création ? Pas des dieux, en tout cas, qui y sont postérieurs, « en deçà » dit le texte.

La création, il faut le remarquer, n'a jamais été conçue en Inde comme en Occident : *ex nihilo*. Mais bien plutôt comme une *émanation* d'un être suprême, une *émission* à partir d'un principe unique, parfois purement naturel, parfois recouvrant le naturel et le surnaturel, le matériel et le spirituel. Et, fait à souligner, cette création n'a pas eu lieu une fois pour toute : elle est au contraire, permanente.

Et qui sait d'où émane le monde, créé dans sa multiplicité à partir de l'Un ? Peut-être le dieu qui le surveille ?

Ici apparaît, se dégageant du polythéisme, une notion nouvelle dans le *Veda*, celle d'un dieu suprême. On le retrouvera plus tard dans l'hindouisme : ce sera Ishvara, principe unique, source de toute réalité, qualifiant plus particulièrement Shiva.

Mais dans l'hymne védique, ce dieu-surveillant ne connaît peut-être pas lui-même le secret ultime.

Ainsi s'exprime, par la question lourde de signification qui clôt ce texte, le scepticisme qui en a fait la célébrité : « Ou bien ne le sait-il pas ? »

Le mythe de l'Homme primordial

Certes, cet hymne n'est qu'une des explications indiennes de l'organisation du monde. Les Anciens n'exposèrent jamais systématiquement leurs idées à ce sujet et l'on a plusieurs spéculations, dont certaines, souligne Gonda [2], sont en contradiction et qui ne sont pas toutes dues, vraisemblablement, à la même époque et au même milieu.

Citons le mythe de l'Homme primordial, *purusha*, qui donne naissance à un être androgyne, d'où naîtra, à son tour, un être cosmique. Celui-ci sera disséqué, sacrifié, offert aux dieux et, de ses parties, sortira l'univers.

On rapprochera ce mythe de celui d'Osiris, dieu également dépecé, puis ressuscité grâce à la constance d'Isis, et, dans une certaine mesure également, du sacrifice du Christ qui, tout comme le *purusha* védique, est à la fois l'objet offert, la victime, et l'objet visé, la divinité.

Ce mythe trouvera un écho et un développement dans la philosophie dite Sâmkhya, qui sert notamment d'arrière-plan à la *Bhagavad-Gîtâ*. Cette doctrine, dualiste, considère qu'il y a deux principes qui coexistent éternellement, à l'image de l'être androgyne né de l'Homme primordial : un principe naturel et un principe spirituel. Le premier est la matière originelle, éternelle, la substance en soi, inconsciente et active. D'elle sort le monde matériel, y compris les corps et les psychismes des êtres vivants. Il n'y a donc pas de création, à proprement parler, mais une évolution, la transformation de l'être primordial en devenir. A cette matière unique s'opposent les principes spirituels des monades, qui sont en nombre infini. Elle sera, dans la tradition classique, assimilée à l'âme cosmique (*brahman*). Le yoga, qui y est étroitement lié, peut être considéré comme l'aspect pratique de la spéculation sâmkhya.

L'âme cosmique et l'âme individuelle

Dans l'hymne védique que nous avons cité, on assistait au passage du polythéisme — les dieux, on l'a vu, sont eux-mêmes considérés comme des choses créées — à un principe unique, l'Un. La mythologie des *Vedas* antérieurs s'est estompée, l'accent se porte sur la recherche des origines, sur les pouvoirs abstraits et élémentaires.

Cet Un neutre, alors que les dieux sont mâles ou femelles, ce principe permanent que l'hymne évoque ici et dont les *rishis* ont eu la révélation au-delà de l'apparente multiplicité du monde créé, les *Brâhmanas* et les *Upanishads* l'identifièrent plus tard au *brahman*, l'énergie sacrée mise en œuvre par l'acte rituel et par la parole qui l'accompagne et qui fut bientôt considéré comme l'énergie et l'âme cosmiques.

En effet, les *Brâhmanas*, qui sont postérieurs aux *Vedas* et qui en constituent en quelque sorte l'exégèse ritualiste, admirent que l'âme cosmique (*brahman*) est un principe créateur, qu'il se manifeste dans tous les êtres et que tous les êtres ont en lui leur fondement. Il est l'Un de notre hymne.

Mircea Eliade fait remarquer, à ce propos, que dans les *Vedas* l'image mythique de ce principe est le pilier, sorte d'axe du monde, symbole très archaïque, qu'on trouve aussi bien chez les chasseurs et les pasteurs de l'Asie centrale et septentrionale, que dans les cultures primitives d'Océanie, d'Afrique et d'Amérique.

La pensée spéculative se développant, elle va, avec les *Upanishads*, passer au premier plan. Les sages s'intéresseront aux problèmes fondamentaux qui, on vient de le voir, étaient en germe dans la pensée védique. Se pose inévitablement le problème des rapports entre le moi, âme individuelle ou *âtman*, et l'âme cosmique, le *brahman.*

L'hymne védique dit que les sages trouvèrent en leur cœur, grâce à leur intelligence, le lien de l'être dans le non-être. Et on peut fort bien comprendre qu'ils trouvèrent dans leur for intérieur l'explication de l'être dans une transcendance ineffable. Ou que la clé de la compréhension de l'univers est la connaissance de soi.

Au microcosme répond le macrocosme. L'âme individuelle répond à l'âme cosmique.

A cet égard, citons deux textes. Ce sont deux passages de la *Chândogya Upanishad*, qui insistent sur cette identité des âmes individuelle et cosmique. Les images, dans leur simplicité, sont très belles.

« Mon âme, à l'intérieur de mon cœur, est plus petite que le grain de riz, que le grain d'orge, que le grain de millet, que le cœur du grain de millet. C'est cela mon âme, à l'intérieur de mon cœur. Elle est plus grande que la terre, plus grande que le ciel, plus grande que ces mondes. Mon âme, à l'intérieur de mon cœur, contient tous les actes, tous les désirs, toutes les odeurs, tous les goûts. Elle englobe tout cela, est ineffable et indifférente. Elle est l'âme universelle. » (III, 14)

Et le sage Uddalaka Aruni, s'adressant à son fils Shvetaketu, lui dit, en un leitmotiv insistant et par ailleurs fameux : « *Tat tvam asi* : Tu es Cela. »

« L'univers tout entier s'identifie à cette substance subtile. C'est le réel, c'est le moi. Toi (c'est-à-dire en tant qu'âme individuelle), tu es Cela (c'est-à-dire l'âme cosmique), Shvetaketu. »

Ainsi est posé un principe qui sera affirmé à plusieurs reprises dans les *Upanishads*, qui sera repris et développé par la suite dans le Vedânta (ce mot, qui désigne un système philosophique, signifie fin du Veda) : l'identité de l'âme individuelle et du principe fondamental de l'univers.

« Une telle identité, écrit Anne-Marie Esnoul [3], avait probablement été saisie beaucoup plus tôt dans une intuition mystique profonde, mais ce seront les cercles upanishadiques qui l'expliciteront et projetteront sur lui le cône lumineux de leurs recherches.

» Quant au procédé d'assimilation lui-même, il se révélera comme un fait constant de la pensée indienne. Nous le verrons jouer de façon presque identique lorsque, dans la perspective des cultes de dévotion, on assimilera divers dieux à l'Absolu personnel dont ils ne représentent que des formes. Toutefois, même à cette époque plus tardive, l'idée du *brahman*, énergie universelle, cœur de tout, demeurera sous-jacente au culte du dieu personnel, assurant la continuité de la pensée indienne depuis les origines jusqu'à l'époque contemporaine. »

Ainsi un des docteurs vedântins les plus célèbres, Shankara, qui fut probablement contemporain de Charlemagne, insiste-t-il sur la grandeur de l'âme cosmique, non-duelle, sans second, Absolu impersonnel, insaisissable, qui dans son essence ne se distingue pas de l'âme individuelle. Le monisme de Shankara, dont la thèse est poussée à l'extrême, n'admet l'existence que du seul principe spirituel. Tout ce qui appartient à l'ordre naturel et relatif n'est qu'une illusion sans réalité, qui résulte de l'ignorance.

Un autre védântin, Râmânuja (XIe siècle), professera également une théorie de la non-dualité, moniste, mais elle affirmera, au contraire de celle de Shankara, la réalité du monde extérieur. Râmânuja mettra l'accent sur l'aspect personnel de l'Absolu, qu'il assimilera au dieu Vishnu.

« Il y avait l'Un », dit le texte védique. Ce principe unique, qui se manifeste dans tout, d'une part, et l'intime unité psychologique, découverte par l'analyse de soi et l'introspection, d'autre part (« Les sages en leur cœur et grâce à leur intelligence... » Comment ne pas penser au Connais-toi toi-même socratique ?) sont identiques aux yeux des sages des *Upanishads* et de leurs héritiers védântins [4].

La cosmogonie a donné naissance à une métaphysique.

Maryse Cavaleri

NOTES

[1] Cet hymne a été mis en musique, d'une façon remarquable, par le compositeur Constantin Regamey, qui est par ailleurs indianiste et occupe la chaire de sanskrit aux universités de Lausanne et Fribourg.

[2] Gonda : *Les religions de l'Inde* (Payot).

[3] *L'Hindouisme.* Textes et traditions sacrées, présentés par Anne-Marie Esnoul (Fayard).

[4] On ne peut s'empêcher de rapprocher de cette vision des choses celle d'un mystique allemand du XIVe siècle, Maître Eckart, qui dit dans ses *Sermons* :

« C'est dans la mesure où l'homme se connaît lui-même qu'il parvient à connaître Dieu.

» Où je suis, là est Dieu, cela est la pure vérité.

» L'homme est en vérité Dieu et Dieu est en vérité l'homme.

» L'âme après sa délivrance a perdu son nom dans l'unité de l'essence divine. »